

Sommaire : — Enigme. — FEUILLETON, Sybille de Baugé. — CRITIQUE, La diplomatie impériale. — Les prisons en Russie. — Les exercices littéraires de la Congrégation de Saint-Hyacinthe. — Figures de rhétorique. — Faits divers. — Histoire de la semaine.

POUR LA REVUE CANADIENNE.

5. — Enigme.

Je suis un être imaginaire,
Je suis beaucoup et ne suis rien ;
L'un m'appelle un mal nécessaire
Et l'autre m'appelle un vrai bien.
Qui m'a trop sans me satisfaire,

Est privé d'un plaisir toujours vif et nouveau.

Quand je règne avec l'abondance,

Je suis pour un gourmand le premier des plaisirs ;

Mais quand je suis chez l'indigence,

Des mortels je ne fais qu'irriter les desirs.

[Le mot de cette énigme au prochain numéro.]

Le mot de l'énigme a été insérée dans le dernier numéro est " Vin."

Montréal, 20 septembre 1845.

FEUILLETON.

Sybille de Baugé.

Un dernier rayon de soleil du mois de mai 1258 s'était glissé à travers les rameaux efflorescens d'un grand chêne, à l'ombre duquel reposait depuis bien des années une ferme bressane. Sur le seuil de la porte, avaient joué, jusqu'aux derniers reflets du jour, deux enfans sous la surveillance attentive d'une femme au regard bon, à la figure calme, aux manières simples et douces. Dans le lointain, rien n'avait troublé le silence de ces lieux, si ce n'est les rares ondulations d'harmonie des olyphants (1) d'un château assez éloigné de la ferme. Du toit rustique on voyait s'élever par moment des tourbillons de fumée qui affectaient tantôt la forme d'une colonne gracieuse, tantôt les capricieuses figures de nuages, puis se dissipaient dans l'air avec lenteur. Le jour, s'éteignant en teintes progressivement pâles, avait, ce semble, lutté plus long tems avec les ombres de la nuit, et enfin toute la nature s'était enveloppée d'un voile épais.

Le père de la jeune famille, parti dès le matin pour la ville de Baugé, était rentré plus tard aussi dans l'humble village de Chandée (2) où il était attendu avec impatience. Son arrivée fut accueillie par les caresses de ses enfans au front candide et pur.

Après avoir répondu à leur tendresse : " Marie, dit-il en s'adressant à leur mère, il nous est advenu un assez grand malheur. Le seigneur Guido n'est plus. Ainsi reste veuve la dame de Baugé. Si a été grandement pleuré par tous

(1) L'olyphant était un instrument en usage dans les châteaux de la Bresse. Aujourd'hui il y a dans les fermes bressanes une imitation de l'olyphant : c'est un long cornet appelé *Bashe*, dont on se sert pour avertir les ouvriers dans le moment des repas.

(2) Chandée, village de Bresse où il existait un magnifique château ; il est sur le territoire de Vandains.

les siens ; mais depuis, trois mois après sa mort, il est venu au monde une héritière, vrai portrait de son père, dit-on : ah ! puisse-t-elle être aussi bonne que lui ! Elle a près de trois ans déjà. Avant de rendre à Dieu son âme, Guido a institué héritière l'enfant qu'il espérait, mais que, las ! il ne devait pas voir. Cette naissance a causé grande joie au château. Si m'a été dit encore qu'un puissant seigneur marquis de Montferrat, qu'on appelle *le Géant*, et une bien noble dame l'ont tenue au baptême le jour d'après sa venue à naissance.

— Le ciel en soit béni, avait repris Marie ; mais bien que si souvent vous alliez en la ville, vous me contez nouvelle toujours long tems après le fait.

— Crois-tu donc que n'ai à faire que conter semblables choses ; souvent ai aucune affaire plus nécessaire qu'à baliverner ; ne sais-tu pas qu'à certain proverbe il faut croire :

Quand la Bresse nourrit Bourgogne,
Los se j'orte mal la besogne.

Mais quand les deux sont en souffrance, est pire la mésaventure. Chaque matin me rappelle au travail, et le soir je reviens ; ainsi jamais ne nous touchera la famine ; puis ces deux enfantlets que voilà, qui les nourrirait, si Jehan ne s'occupait qu'à des racontances !

Marie se tut, et s'occupa de réunir la famille. Après un simple repas, après les bénédictions demandées au ciel, tout dormait dans la métairie.

La nuit était belle. Sur son front étincelaient mille étoiles.

Tout à coup une main vigoureuse heurte à la porte de l'humble demeure et l'agite avec violence.

— Jehan, s'écriait en même tems une voix, vite, presto, ouvre et viens me recevoir.

A cet émoi subit, tout avait d'abord frémi dans la ferme.... Jehan s'approcha et reconnut la voix du vieux serviteur du château de Baugé.

La porte s'entrouvrit.—Tiens, Jehan, voilà une bien charmante créature. Reçois cet enfant, et toi et Marie vous aurez récompense au ciel et en la terre. Sauvez-la.... qu'il en soit silence.... autrement.... Il faut que je retourne tout de suite, j'ai plusieurs grands milles à faire. Et il laissa entre les mains du laboureur de brillantes pièces d'or, puis s'éloigna sans attendre de réponse et disparut bientôt dans l'ombre. Le fermier étourdi n'entendit que les pas précipités de sa suite.

— Belle fortune, dit-il, après s'être un peu rassuré. Tiens, Marie, notre famille s'est augmentée ; mais nous avons de l'or, et c'est une œuvre bonne pour cette piteuse créature, ce dont il faut espérer de Dieu.

Or, Jehan était une de ces excellentes natures qui, sous une écorce bien dure en apparence, recèlent un haut degré de sensibilité. Marie, sa compagne, était aussi bonne, aussi compatissante que lui ; aussi l'enfant étrangère fut-elle placée à côté de la plus jeune fille de la ferme, afin qu'elle reposât. Jehan allait reprendre son sommeil, quand il s'aperçut que le jour avait déjà percé l'étroite fenêtre de sa demeure. La pensée d'avoir une charge de plus le conduisit aux travaux des champs, et, lorsque l'heure du premier repas fut arrivée, il avait déjà rempli une longue tâche.

A son retour, il trouva la jeune orpheline mêlée à sa jeune famille et partageant sa nourriture et ses jeux. Il admira cette enfant qu'il n'avait d'abord entrevue qu'aux pâles reflets d'une faible lampe, suspendue et vacillante. Ses longs cheveux blancs tombaient en boucles sur ses épaules ; ses yeux, quoique fatigués comme des suites de la frayeur et de l'insomnie, étaient d'un bel azur ; dans ses traits, il y avait quelque chose qui accusait une origine noble et distinguée, et bientôt un signe, suspendu à son cou, le confirma dans cette pensée. Jehan et Marie la comptèrent avec un secret orgueil au nombre de leurs enfans. Avec l'âge, se dévelopèrent dans l'orpheline les plus douces vertus et les qualités les plus attachantes. Dans les hameaux voisins, il n'y avait aucune mère qui n'admirât la fille adoptive de Marie. Aussi, on aurait souvent pu entendre répéter à Jehan ces paroles qu'il adressait à ses voisins : " Notre enfant que le ciel a envoyée en notre garde a le cœur tant benign et si tourné à dévotion filiale, que qui lui porterait outrage, mal lui tournerait." L'orpheline était également chérie de ses sœurs d'adoption. Sous son rustique vêtement de bure, elle gardait avec elles les troupeaux de leur père, et tout prospérait dans la métairie de Jehan.

Dès les tems les plus anciens, on vit dans les humbles églises de la Bresse une chapelle où l'image de la miséricordieuse vierge cachait la foi de nos aïeux. C'était elle qu'ils venaient implorer sous les doux et glorieux titres de Notre-Dame-de-Douleur, Notre-Dame-de-Bon-Secours, Notre-Dame-de-Pitié. Une confiance pleine d'abandon caractérisait la naïve piété de la famille de Jehan. La jeune orpheline sur-tout s'étudiait à recueillir les plus fraîches roses de mai, avec lesquelles elle tressait des couronnes, qu'elle déposait aux pieds de la statue vénérée dans le hameau. Les roses eurent toujours pour elle un plus doux attrait que les autres fleurs. La piété et les fleurs ont entre elles deux rapports si touchans ! De l'une s'exhale le parfum du cœur, des autres le parfum que renferment leurs calices.

Tel était le bonheur qui environnait l'humble famille de Chandée, qu'il se fut changé en la plus grande amertume, si un seul de ses membres eût été séparé des autres. Des années se passèrent dans cette vie dont tout le charme reposait dans l'union la plus intime et la plus naïve.

Un jour, à travers les longues avenues de chênes au vert feuillage et de bouleaux à l'écorce argentée qui bordaient le sentier aboutissant à la ferme, retentirent tout à coup les pas précipités de chevaux, dont le bruit se mêlait à de joyeux fanfares. Dans des flots de poussière roulait un brillant équipage qui vint s'arrêter devant l'entrée de la ferme de Jehan. Un varlet, décoré de riches livrées, précédait dans la chaumière ses nobles maîtres. A sa voix, la porte s'était entr'ouverte. Le comte et la comtesse de... en avaient franchi le seuil, et déjà ils se trouvaient en présence des villageois, dont le regard surpris témoignait assez de leur respect mêlé de crainte.

La noble dame réclama une enfant, et les rassura en leur promettant sa protection. Plusieurs sentimens surgirent alors dans le cœur de Jehan et de Marie, et l'appréhension de perdre l'enfant adoptive, leur fit oublier le contraste qui